

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: Aimé pache, peintre vaudois
Autor: Rigassi, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-748589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AIMÉ PACHE, PEINTRE VAUDOIS

M. C. F. Ramuz vient de nous donner le beau livre qu'on attendait de lui. Son dernier roman: *Aimé Pache, peintre vaudois*¹⁾, est de beaucoup supérieur à ses ouvrages précédents par la force de la conception, la profondeur de la psychologie, les qualités d'émotion et d'harmonie. Cette œuvre d'une beauté grave et triste, sans rien qui sacrifie au caprice du jour, et d'une inspiration si largement humaine, est destinée, nous semble-t-il, à briser les dernières résistances qu'avait provoquées la „manière“ si personnelle de l'auteur et à consacrer sa réputation littéraire au delà des limites de son canton.

Les débuts de M. Ramuz attirèrent aussitôt sur lui l'attention de tous les lettrés. Son premier recueil de vers, *le Petit Village*, — un petit chef-d'œuvre, — et son premier roman, *Aline*, simple et tragique histoire où l'on constate déjà une habileté singulière à dégager le pathétique qui naît de l'observation minutieuse de la réalité, le mirent dès l'emblée au premier rang des jeunes écrivains de la Suisse française. On vit tout de suite qu'on avait affaire à „quelqu'un“, à une forte personnalité, à un artiste doué de hautes et vigoureuses qualités, d'une probité et d'une ténacité bien rares à notre époque de production hâtive. Dès lors, M. Ramuz fut pour beaucoup d'entre nous l'écrivain souvent relu que l'on place dans sa bibliothèque au rayon des auteurs préférés, celui dont on guette avec impatience toute œuvre nouvelle à la devanture des librairies pour l'emporter comme un trésor et la déguster à loisir. Les volumes qui suivirent: *les Circonstances de la Vie*, *le Village dans la Montagne*, justifièrent pleinement les espoirs que ses premières œuvres avaient suscités. L'auteur, élargissant son champ d'observation, y étudiait, avec une surprenante acuité de vision et une extraordinaire précision d'analyse, une petite ville vaudoise et un village valaisan, dont il faisait revivre quelques types représentatifs avec une intensité singulière. On le vit ensuite, avec quelque regret, s'attarder (dans *Jean-Luc persécuté* et *les Nouvelles et Morceaux*) à l'étude de quelques cas certes fort intéressants, mais très spéciaux, et appliquer ses dons si précieux à la peinture d'une humanité primitive et de sentiments élémentaires.

Après ces livres d'une lecture parfois fatigante, on avait hâte de voir M. Ramuz donner sa mesure dans une œuvre visant à autre chose qu'à la reproduction méticuleusement exacte de la réalité concrète, et cherchant à surprendre, sous l'apparence extérieure des hommes et de choses, les mouvements secrets de l'âme et les mystères de la vie.

* * *

M. Ramuz a répondu à cette attente en nous donnant *Aimé Pache*. Est-ce à dire que l'histoire qu'il nous y conte soit très neuve ou très exceptionnelle? Bien au contraire, le sujet de ce roman est l'un de ceux qui ont été le plus abondamment exploités par les romanciers contemporains; mais il y a la manière, et celle de M. Ramuz suffit à renouveler les thèmes les plus rebattus.

Aimé Pache est tout simplement un „déraciné“ qui, après quelques années de solitude et de désarroi, revient finalement à son village. Il na-

¹⁾ Lausanne, Payot, éditeur.

quit dans un de ces villages des environs de Lausanne qui sont à la limite des vignes et des champs. „Il eut le bonheur de naître planté profond en terre, et nourri de profond, comme un arbre avec ses racines.“ Il ne fut pas de ceux qui sont seulement „posés dans un pays“; il fut de Lully depuis toujours. Fils de paysans, il appartenait à une de „ces lignées d’hommes restés aux mêmes lieux, dans les mêmes idées, et se les repassant, et se transmettant ces idées.“

Jusqu’à l’âge de douze ans, il court dans les champs et dans les bois, se remplissant les yeux et le cœur des formes et des couleurs, vivant en communion intime avec la nature, voyant de très près, en vrai campagnard, les plantes et les bêtes. Puis, c’est l’école et la vocation naissante, découverte par le maître de dessin du collège. Dès lors, et plus sa vocation de peintre devient irrésistible, plus aussi Aimé se sent seul et différent de ses proches et de tous. Son père, un de ces juges paysans intègres et sévères pour eux-mêmes autant que pour les autres, considère toute sa peinture comme un „enfantillage“. Ayant fait des sacrifices pour les études de son fils, il exige de toute sa ferme autorité qu’il devienne pasteur. Aimé passe alors quatre années solitaires à Lausanne, au Gymnase et à l’Université; mais sa vocation est la plus forte et, peu après la mort du juge, il se rend à Paris. Toute cette première partie est une étude très fouillée, très scrupuleuse, de l’évolution du caractère d’Aimé, de son enfance à sa maturité.

Le voici maintenant à Paris. A vrai dire, on ne sait pas trop ce qu’il y est allé faire. Pourquoi n’est-il pas resté dans le coin de terre où plongent toutes les racines de son être intime? Et en effet, à peine installé à Paris, sa première certitude, c’est de reconnaître qu’il est de ce coin de terre. Il ne cherche pas même à comprendre la grande ville étrangère; il y apprend son métier de peintre; mais c’est tout, et il s’y sent plus seul qu’il n’était dans la solitude de ses bois. En réalité, il vit toujours à Lully. Chaque fois qu’il y revient en été, il est aussitôt ressaisi par les mille liens qui, dès son enfance, l’ont attaché au pays de ses pères, et toujours plus, il sent qu’il est fils de cette terre. Très vite, il prend conscience de ses limites et de sa mission d’artiste. „Parce que tu es venu d’un certain point de la terre, se dit-il, il y a pour toi des obligations... Il y a une manière de dire qui doit être la tienne parce qu’elle a été celle de ceux qui sont venus avant toi.“ A lui d’exprimer ce qu’ils ressentent confusément: „Peindre comme ils ont peint sur les portes des granges, comme ils ont peint sur les vieux coffres, et ils ont aimé les petits bouquets!“ Et les premières grandes toiles qu’il conçoit, c’est la ferme paternelle avec les portraits de sa mère et de sa sœur, et les *Amoureux*, un tableau montrant les garçons et les filles du pays qui se courtisent, parce qu’ils ont l’âge. Il travaille d’abord avec acharnement et avec facilité; puis, viennent les heures de découragement et de mépris de soi. M. Ramuz a admirablement exprimé les alternatives de confiance en soi et de désespoir, par lesquelles passent tous les artistes qui luttent et qui s’efforcent de voir clair en eux.

Aimé Pache non plus n’arrive pas sans peine à l’équilibre intérieur. Pour le moment, il est ballotté entre deux forces contraires, entre Paris et son pays. Ces deux forces s’incarnent en deux figures de femmes, sa mère, l’exquise M^{me} Suzanne, et Emilienne, le gracieux petit modèle qui s’est donné à lui et qu’il aime avec toute l’ardeur de sa jeunesse. Ces deux

amours se disputent son cœur jusqu'à la mort de Mme Suzanne, qui s'éteint après lui avoir adressé un suprême appel : Aimé, retenu à Paris par l'amour d'Emilienne, arrive trop tard pour recueillir le dernier soupir de sa mère. Dès lors, c'est en vain qu'il retournera encore à Paris et qu'il tentera d'oublier entre les bras de sa maîtresse les remords dont il est saisi à la pensée d'avoir péché envers sa mère et d'avoir, en même temps, trahi son pays natal. Sa liaison avec Emilienne se dénoue bientôt, dans l'amertume et la lassitude, et il revient à Lully. „Il y a eu en moi, se dit-il alors, trois espèces d'amour et ils se sont détruits l'un l'autre. J'ai aimé la beauté du ciel, j'ai aimé la beauté des choses, et c'est une espèce d'amour. J'ai aimé celle qui m'a tenu en elle et par qui j'ai connu le jour, et c'est encore une espèce d'amour. Et j'ai aimé une troisième fois; j'ai aimé ce petit corps souple; et pour cet amour-là j'ai trahi les deux autres. Alors ils m'ont quitté tous les trois à la fois. Et ils m'ont laissé seul et dépouillé de tout.“

Où trouvera-t-il cette paix dont il a soif? Il la trouvera dans le „consentement“, dans le pardon qu'il obtient de sa mère morte, dans sa réconciliation avec ses proches et avec son village; et il se dit: „Voilà, j'accepte. Et j'avais cru avoir tout accepté; mais non, je me suis révolté et j'ai été puni; mais il y a un terme à cette punition et le terme est venu, car maintenant j'accepte.“ Désormais, il voit clair en lui; il a retrouvé son équilibre, en même temps qu'une discipline. „Maintenant, dit-il, je ne doute plus. Pointet, le taupier, tend ses trappes, et moi je peins dans mon village.“ Et il écrit dans son journal: „Je vais de partout vers la ressemblance, c'est l'Identité qui est Dieu.“

* * *

Des trois grands amours qui se sont succédé dans la vie d'Aimé Pache, c'est l'amour du sol natal qui l'emporte et qui subsiste seul, parce que c'est le plus profond. Il y a donc, que M. Ramuz le veuille ou non, une idée morale dans son livre. Cette idée est celle de la race; tout le livre est imprégné de l'amour passionné du sol natal. „Il faut être d'un pays, il faut communier avec sa race!“ telle est l'idée qui circule dans l'œuvre tout entière et qui lui donne ce caractère largement humain, sans lequel il n'est pas d'œuvres fortes et grandes. L'homme a, comme la plante, besoin pour s'épanouir de l'humus natal. L'histoire d'Aimé Pache prend alors une très haute signification; car s'il revient à son village, c'est pour continuer l'œuvre des ancêtres dont il n'est que le prolongement, c'est pour recueillir l'héritage moral que lui ont transmis ses pères, pour se relier, comme dirait M. Barrès, à „sa terre et à ses morts“.

Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est la belle ordonnance classique de l'œuvre, son développement si logique, la rigueur d'une composition très serrée où rien n'est laissé au hasard, où chaque fragment concourt à l'effet de l'ensemble, où il ne se trouve, — à part quelques pages de la fin qui gagneraient à être plus concises, — aucune longueur et aucune digression inutile. On sent que l'auteur n'écrit pas pour plaire. Il écrit comme Aimé Pache peignait: pour exprimer avec une sincérité absolue ce qu'il ressent devant le spectacle de la vie, et il réussit souvent à nous donner la sensation directe, immédiate de la vie. Tous ses personnages sont caractérisés

par des traits qui se gravent pour longtemps dans la mémoire. On n'oublie pas de sitôt, outre Aimé Pache lui-même, la douce figure de Mme Suzanne ou les portraits de la servante Marianne, de Rose la Folle „qui attend le Seigneur“, de ce pauvre raté de M. Vernet. Cette survivance dans la mémoire du lecteur de quelques types que l'écrivain a animés de son souffle créateur n'est-elle pas le meilleur critère de la valeur d'un roman? Au reste c'est à tort que M. Ramuz passe pour un écrivain ~~sec~~; on sent qu'il aime ses personnages; il vit avec eux et en eux, et c'est avec sympathie qu'il les fait revivre à nos yeux. Sous son masque impassible, on perçoit le frémissement d'une émotion intime, et cette émotion, dont nous nous défendons tout d'abord, nous gagne peu à peu et devient irrésistible. M. Ramuz possède à un degré que je ne connais à aucun autre écrivain l'art de faire jaillir le tragique des détails les plus triviaux en apparence. Il faut lire le récit de la mort de Mme Suzanne, si juste d'accent et si empoignant dans sa sobriété, pour voir quelle puissance peut atteindre ce pathétique contenu, qui suppose de la part de l'auteur une si délicate sensibilité.

Enfin, le style si personnel et si discuté de M. Ramuz, avec ses répétitions, ses réticences, ses gaucheries voulues, sa rusticité savante, achève de conférer à son œuvre une rare originalité. Il est difficile de dire jusqu'à quel point ce style est un procédé. J'inclinerais plutôt à croire qu'il est devenu pour l'auteur une tournure d'esprit, un trait de complexion. M. Paul Seippel a très finement remarqué qu'il procède de nos anciennes traductions de la Bible par Osterwald et Martin. Comme c'est vrai! C'est en partie ce qui donne au style de M. Ramuz cette saveur de terroir, ce quelque chose de traînant et parfois d'inachevé qui rappelle d'une façon si frappante le langage de nos paysans vaudois. C'est un style foncièrement autochtone, qui porte l'empreinte de notre race et de notre mentalité et grâce auquel l'œuvre est d'un bout à l'autre baignée dans une atmosphère qui est bien celle de chez nous. Du reste, M. Ramuz manie ce style avec l'art le plus averti. Par juxtaposition de petites touches rapides qui concourent avec une sûreté infaillible à l'effet voulu et qui décomposent les divers éléments d'un paysage ou d'un état d'âme, il nous donne des tableaux d'un impressionisme aigu et d'une vérité saisissante. Il faut le louer notamment du soin qu'il met au choix de ses images, toujours justes et neuves. Voici, pour donner un bref exemple de son talent descriptif, comment il rend un aspect du lac Léman :

„On voit tout le lac du village... Il a la forme d'un croissant. D'ordinaire, il est lisse et pâle, dans le gris et le blanc d'argent; mais parfois quand souffle la bise, il se fonce et se ride, et devient tout à coup comme un grand labourage bleu. Et la rive qu'on a sous soi s'en va largement étalée, avec ses mille golfes, avec ses mille pointes; des villes à ces pointes, et des points d'arbres et des murs; mais sur l'autre rive, aussi loin qu'on peut voir, à droite comme à gauche, il y a la montagne. Elle est là, assise dans sa robe bleue, à gros plis cassés de rochers, sous son bonnet blanc qu'elle ôte l'été; et sur elle, c'est tout le ciel, ouvert de toute part, en rond...“ *Aimé Pache* abonde en descriptions de ce genre. Cet exemple suffit à montrer quelle est la qualité de cet art puissant et hardi.

Nous avons chez nous beaucoup d'écrivains qui sont des moralistes, des penseurs et des poètes. Nous en avons très peu qui se contentent

d'êtres de purs artistes littéraires. M. C. F. Ramuz est le plus distingué de ceux-ci. Il est en même temps et profondément „de son village“: sa dernière œuvre incarne, mieux que tant de vaudoiseries, l'âme vaudoise; elle reflète avec un art et un instinct étonnants ce que nous avons de distinct et d'original.

BALE

GEORGES RIGASSI



EINE NEUE PHAEDRA

Die Alten gingen mit guten dramatischen Fabeln sparsam um; sie wussten, dass das Was wenig und das Wie alles sei, und einer durfte nach dem andern ohne Scheu versuchen, ob er noch wahrer die Notwendigkeit des dargestellten Geschehens dartun, noch schärfer das Wesen des Schicksals in einem Schicksal fassen möge.

So ist auch die Geschichte von Phaëdras unglücklicher Liebe zu ihrem Stiefsohn Hippolytos oft als Tragödie geformt worden. Des Sophokles Stück ist uns verloren; den Hippolytos des Euripides haben wir; den zweiten freilich, den der Dichter milderte, indem die Amme die Liebe verraten, nicht die Königin sie gestehen sollte. Seneca hat den Stoff im Geschmack des rhetorischen römischen Dramas, Racine im Sinne der klassizistischen französischen Zeit umgebildet; von Schiller kennt man die Bearbeitung Racines. Heute legt ein junger Zürcher, Hans Limbach, von neuem eine Gestaltung der Überlieferung vor.¹⁾

Wie wenig der Stein und wie viel des Künstlers Hand sei, vermag eben diese Geschichte wohl zu lehren. Euripides erzählt, wie Aphrodite reine Menschen vernichte: Theseus hat einen Sohn, Hippolytos, den Sohn der Amazone Antiope und liebelos wie sie, nur dem Dienst der Göttin ergeben; aber die Göttin der Liebe weiß sich zu rächen: seine Stiefmutter, die Theseus aus Kreta geholt, will ihn gewinnen, wird verschmäht, verleumdet ihn — ein Weib des Potiphar — und des zornigen Vaters Wunsch wird mit (später sprichwörtlicher) Schnelle erfüllt: ein Meerungeheuer erschreckt die Pferde des Jünglings, so dass sie ihn zu Tode schleifen.

Für Racine waren die Leidenschaften dieser Fabel zu grell und mussten mächtig stilisiert werden: Phaëdra meint geziemend, Theseus sei gestorben, und dem Hippolytos musste zu einer Schuld verholten werden, damit er auch ordentlich zugrunde gehen könne. (Wahrhaftig, Lessing hatte es nötig, die wahren Leidenschaften und das wahre Schicksal gegen die Franzosen zu verteidigen.)

Ganz anders Limbach. Ihm ist nicht die erste, sondern die zweite Frau des Theseus die Amazone; nicht des Hippolytos Mutter, sondern Phaëdra. Also ist seine Reinheit nicht ererbt, sondern durch die Erinnerung an die Mutter allein veranlasst. Und ihre Liebe ist auch nicht durch des Prinzen Eigenart bestimmt, so dass die Kreterin den *Amazonensohn* gewinnen möchte, das natürliche Weib den Geweihten, sondern sie will als Wilde, nie gefesselt haben, was sie lockt, und diesmal freilich innerlich ge-

¹⁾ *Phaëdra*. Ein Schicksal von Hans Limbach. Bern, A. Francke. 1911.